



3 OCTOBRE 2018 / DANS ACTUALITÉS, EXPOSITIONS / PAR SALLY BONN

D'ASTÉRION – PÉTREL I ROUMAGNAC

GALERIE VALERIA CETRARO, CHEZ GALERIE THOMAS BERNARD – CORTEX ATHLETICO, PARIS, DU 8 SEPTEMBRE AU 10 OCTOBRE 2018.

Quatorze scènes du duo Pétrel/Roumagnac se succèdent dans la galerie Valeria Cetraro, accueillie par la galerie Thomas Bernard – Cortex Athletico devenue pour l'occasion un théâtre des opérations.

Le duo est formé d'Aurélié Pétrel, dont le travail interroge la plasticité de la photographie et le statut des images, et de Vincent Roumagnac, qui vient de la mise en scène et du théâtre. Ensemble, ils conçoivent depuis six ans des dispositifs et des installations hybrides dans lesquels des pièces photographiques imprimées sur tous supports, des objets, des planches et tous types de matériaux (bois, métal, mousse) s'agencent et se défont tout au long de l'exposition. L'installation prend appui sur un texte, matériau littéraire et théâtral qu'ils adaptent et interprètent, un texte écrit à deux qui s'expose et se joue ensuite dans l'espace.

Après des installations à protocole de réactivation, le duo Pétrel/Roumagnac propose une nouvelle pièce photo-scénique dont c'est, à la galerie Valeria Cetraro, la deuxième occurrence. Le premier acte d'*Astérion* a été joué au Musée Wilhelm Hack de Ludwigshafen (dans l'exposition *Leaving the Still Image*, sous le commissariat de Christine Müller) à l'automne 2017.

D'Astérion convoque la figure du minotaure, le mythe, la chaleur méditerranéenne et sa lumière, la terre et le labyrinthe. Son point de départ est l'isolement d'une résidence sèche et solaire dans un monastère en Alentejo au Portugal et une étude d'un fragment de la tragédie *les Crétois* d'Euripide mêlée à la nouvelle de Jorge Luis Borges, *la Demeure d'Astérion*. Les deux textes ont donné lieu à une pièce jouée au Portugal.

Gestion des services

5

Redrise avec fantômes

galerie

valeria

cetraro

Ce que le duo présente à la galerie Valeria Cetraro est tout ce qu'il en reste. Le texte est alors, au sens barthésien, le théâtre de la production. Des images prises sur place au Portugal et reproduites sur des morceaux de bois, sur des planches, des tissus, du papier bulle, des sacs en plastique. Des objets fabriqués avec ce qui est disponible et sous la main : de la mousse, des tiges en bois ou des manches à balai, du gaffer, des chaînes métalliques, des herbes séchées prélevées dans un champ. Les images en impression directe sur du bois rainuré ou des planches veinées cohabitent avec la texture de leur support.

La prise de vue photographique se pense au moment de l'écriture. Le reste, puisque c'est de restes qu'il s'agit, s'élabore dans l'espace de monstration selon une scénographie particulière. Un conducteur prévoit, là, quatorze scènes. Il est visible dans l'exposition, accroché à un poteau métallique. Pas de secret de fabrication. Tout est sous les yeux. Les planches, les images, les objets. L'ensemble est découpé en deux parties distinctes, l'une qui pourrait s'apparenter à la scène, comprenant un plateau et un décor de fond qui sont fixes, sur lesquels l'ensemble des éléments de l'installation qui sont entreposés dans l'autre partie de la pièce est ensuite positionné selon des configurations différentes. On trouve là de grands tissus imprimés qui pendent comme des drapeaux sur une tige en bois, des plaques de bois de tous formats superposées les unes sur les autres, des rouleaux dont on devine à peine l'image qu'ils contiennent. Les images imprimées n'apparaissent qu'en partie, fragmentées, découpées recadrées par la composition.

Puisque la pièce a été jouée, avec acteur, corps, voix et texte, dans un autre lieu et dans un autre temps, le spectateur assiste à la présentation silencieuse de ses traces. C'est une reprise avec fantômes. Les deux artistes jouent d'ailleurs sur les mots en incitant le spectateur à « revenir », faisant de lui un revenant. Le duo invente ici un espace-temps singulier, celui d'un palimpseste spatialisé qui a la faculté de déjouer les cadres, les codes, pour se libérer d'une saisie totalisante, celle de la photographie ou celle du théâtre.

Espace de partage

Pour paraphraser l'artiste Robert Morris, il s'agit d'un projet continu altéré, sinon quotidiennement, du moins régulièrement, selon un protocole et un calendrier établi à l'avance. Quelque chose d'une mise en mouvement du travail des artistes comme du regard du spectateur. Une manière non figée d'envisager le rapport des uns aux autres. Le spectateur vient puis revient assister aux transformations du travail. Les acteurs ayant quitté la scène, ce sont les traces qu'ils ont laissées qui sont rendues visibles : traces de leurs gestes, de leurs déplacements dans l'espace et dans le temps.

Les images, très belles, rendent la lumière et la chaleur de l'été, et les objets bruts sont à la fois drôles et tragiques. Chaque scène met en mouvement non plus des corps devant ou autour des images, mais les images elles-mêmes. Il est donc question de circulation, dans les lieux et leur histoire, dans les textes et leurs récits, dans le temps et sa chronologie.

Le travail en commun est la fabrication d'un espace de partage, de rencontre, une zone intermédiaire où les travaux et les recherches de chacun se reconfigurent. Chacun déjoue son matériau d'origine, déconstruit son médium, déplace les enjeux liés au travail. Sur la scène qui est celle de leur collaboration, le temps du travail et le travail du temps sont à l'œuvre.

Sally Bonn



« d'Astérion, acte II, Scène 6, Hypersoleil ». 2018. Techniques mixtes, dimensions variables.



« d'Astérion, acte II, Scène 02, L'Art Plus Beau Que La Nature (ou la Machine-Vache) ». 2018. Techniques mixtes, dimensions variables.